

35^e salon de la jeune peinture Un certain malaise

Jean-Luc Épivent

Volume 29, Number 116, September–October–November 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54234ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Épivent, J.-L. (1984). 35^e salon de la jeune peinture : un certain malaise. *Vie des arts*, 29(116), 69–70.

35^e salon de la jeune peinture

UN CERTAIN MALAISE

Jean-Luc ÉPIVENT

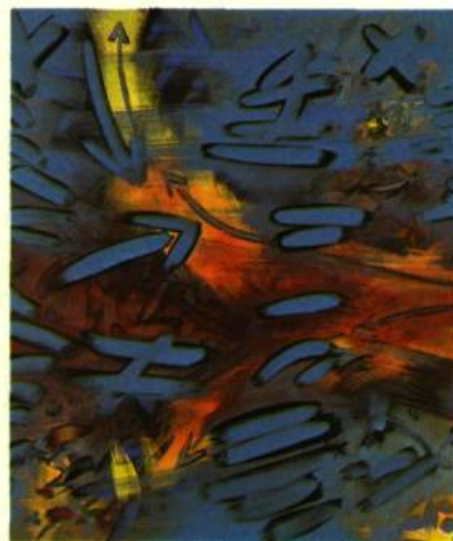
A l'égal de la plupart des grandes manifestations parisiennes du même ordre, le Salon de la Jeune Peinture¹ a – malgré son nom – pris décidément bien des rides. Dans les dix ou quinze ans qui ont suivi la fin de la guerre, un formidable élan, porté par la ferveur et par la foi dans le renouveau, avait permis d'affirmer avec force l'ardente nécessité de parier sur l'absolu. Heureuse époque où les idéologies restaient crédibles et où, l'abondance s'étant peu à peu établie, il apparaissait piquant de s'attaquer, en plongeant soi-même dans la profusion, à un certain type de société. Hélas! le temps de la consommation à outrance est bien mort; celui des illusions aussi. Les révolutions de la technologie ne nous ont pas aidés à guérir notre âme; pas plus que n'a pu le faire la libération de la pornographie. Partout, c'est l'apathie, l'atonie, l'aphasie, l'aboulie... La création s'en ressent durement; et les Salons qui sont censés la représenter, beaucoup plus encore. Menacés d'asphyxie, ils n'ont réussi qu'une seule chose: ils se sont lourdement institutionnalisés. Pour leurs organisateurs, le problème est simple, il est clair: il s'agit avant tout de ne pas décrocher. Même si la locomotive a quitté les rails pour l'ornière, elle doit continuer à faire du bruit.

Il est symptomatique de relever qu'à l'initiative de Concha Benedito, alors présidente, le comité de la Jeune Peinture a cru devoir consacrer, avec l'appui du ministère de la Culture, une grande partie de ses efforts – et sans doute de ses moyens – à la publication, voilà un an, de l'histoire complète du Salon, depuis ses débuts en 1950. Exercice de rédaction artificiel, dont la lecture vous écrase d'un ennui terrible. On en perçoit trop vite et trop bien les intentions réelles. A ranger quelque part entre le discours de réception et l'oraison funèbre à la Bossuet... Ah! qu'il est dur de rebâtir le monde quand les barricades elles-mêmes se sont vermoulues!

Malgré la constitution d'un nouveau comité et l'émergence d'un nouveau président, malgré une récente réflexion sur les «orientations théoriques», malgré la «redéfinition des structures», malgré (ou en raison de) tout cela, le 35^e Salon marque un enfoncement plutôt qu'un progrès.

L'écart (pour ne pas parler d'écartèlement) qui subsiste est trop important entre l'outrecuidance du passé et l'appréhension pour l'avenir; entre les errements ou les errances d'hier et la fuite en avant tentée aujourd'hui. Finalement, la grande ambiguïté de la Jeune Peinture tient au fait qu'elle a toujours été, qu'elle s'est toujours voulue plus proche des bruits montant de la rue que du mystère émanant des ateliers. Aussi, à l'époque, les journées de Mai 1968 ont-elles été vécues comme une fête intégrale, aussi superbement inattendue que tragiquement interrompue. Beaucoup la pleurent encore... Alors, en guise de consolation (c'était la trouvaille de cette année), on vous impose des documents témoignant des conditions dans lesquelles auraient été expulsés de leurs ateliers un certain nombre de «plasticiens». Pour micux vous émouvoir, on n'a pas craint d'exhiber des photos dans le genre: pauvres Martiniquaises, doublement écrasées sous le poids de la misère et sous le poids de la marmaille... Mais, enfin! n'est-il pas autrement grave de vouloir ignorer tel atelier largement visité par l'inspiration que d'avoir à constater la disparition de tel autre atelier d'où il n'est jamais rien sorti?

Parmi les choix de la Jeune Peinture, deux s'affirment avec insistance. D'abord, la volonté de privilégier la création collective, – qu'elle soit regroupée autour d'un thème quelconque ou, simplement, entreprise au hasard des rencontres. (Comme si la recherche individuelle était, elle, devenue impossible ou – plus grave – indésirable...) Ensuite, et c'est beaucoup plus enrichissant, se maintient le souci de s'ouvrir très largement sur l'extérieur. Ainsi est-il intéressant de pouvoir se faire une idée de la Nouvelle peinture cubaine, même s'il paraît abusif de suggérer que deux artistes, à eux seuls, suffisent à éclairer l'ensemble des voies nouvellement explorées là-bas. Plus représentative, peut-être, était la place faite aux jeunes artistes de Cracovie, au nombre d'une dizaine. Cependant, la leçon à dégager n'est qu'à demi satisfaisante: elle indique simplement qu'en Pologne, les peintres jouissent enfin, aujourd'hui, d'une relative liberté; elle ne prouve en rien qu'ils aient



1. Michelle GUAY
Rapport lointain, 1983.
Acrylique; 91 cm x 76,2.
(Phot. Daniel Kieffer)



2. Nicole PION
Entre la chair et l'âme, 1982.
Pastels secs sur papier; 51 cm x 65.

réussi à conquérir, indépendamment de tout ce que l'on a déjà vu en Occident, une véritable identité. Plus convaincante, à notre sens, est l'image que nous renvoient d'eux-mêmes, derrière leur chef de file, Oskar Rabine, les artistes russes réfugiés à Paris. Chez eux, quel que soit l'accablement ambiant, la fraîcheur des impressions, alliée à l'appel de la transcendance, est toujours assez forte pour imposer, quelque part en profondeur, la fragile assurance d'une paix miraculeusement préservée du tourment.

Enfin, nous en arrivons au Canada, présent au Salon pour la deuxième année consécutive. Cependant, le coup d'essai était assurément le meilleur. Pour ce qui est de la participation de 1984, nous ne dissimulerons pas un certain désappointement. D'abord, on comptait tout juste une vingtaine d'œuvres exposées, contre quarante-cinq l'an dernier, ce qui, en soi, n'est pas le signe d'un irrésistible élan. Et puis, l'impression d'anémie provenait surtout de ce que, cette année, seul le Conseil des Artistes Peintres du Québec était habilité à opérer la sélection. Il s'est donc tourné vers ses propres membres, ce qui suffit à expliquer que l'air se soit à ce point raréfié. Car du club à la chapelle (même si le club affiche des airs avenants), il n'y a

jamais très loin; et de la chapelle au caveau non plus... Soyons tout à fait clairs: un art qui a de la vie ne rêve pas de s'ériger en syndicat. Il ne confond pas des gestes frileux avec les tremblements de la fièvre. Pour tout dire, il ne s'entend pas à fortifier un corporatisme étroit, soigneusement calfeutré à l'abri des barrières...

Indépendamment des considérations générales, reconnaissons que les pièces présentées au Grand-Palais n'étaient ni meilleures ni plus mauvaises que tant d'autres, qui se retrouvent un peu partout. Car ce qu'il faut surtout regretter, en fin de compte, c'est que tant de prétendues créations soient si désespérément interchangeables. Quelques œuvres, pourtant, méritaient l'attention. Nous avons beaucoup apprécié la toile d'Yvette Froment: *Au delà de ma ville*. Voilà une artiste, venue de l'hyperréalisme, qui a su évoluer avec intelligence et mesure. Elle est sensible; elle a le goût des structures; elle n'hésite pas à se remettre en cause. Tout cela n'est pas si mal. Nicole Pion, non plus, ne manque pas de nous toucher, avec un pastel d'une très grande justesse: *Entre la chair et l'âme*. Son geste est magnifique, qui marie à la perfection la force et la souplesse. Quant à Michelle Guay, avec *Rapport lointain*, elle affirme toujours sa

fascination pour les fluctuations de la flèche, au parcours parfois flottant, de la fantaisie à la folie. Un jeu un peu trop purement formel, trop intemporel, qui ne permet pas vraiment de percer l'écran... Bien entendu, il n'est plus besoin de présenter Guy Montpetit, dont la maîtrise technique est non seulement connue mais reconnue. La même observation vaut pour Natacha Wrangel qui, à défaut de toujours susciter la surprise, sait au moins entraîner notre adhésion par la sûreté de son graphisme. Que penser, en revanche, d'un Jean Gaudet, avec son exotisme hurleur, sinon qu'il serait certainement plus à l'aise auprès d'une agence de publicité amie du coup de matraque et du racolage?

Aucun grand choc, donc, ne s'est fait sentir. Et c'est dommage. Car l'avant-garde existe; mais l'avant-garde est ailleurs. On la trouverait sans doute du côté des néo-impressionnistes ou du côté des créateurs conceptuels. Peut-être même vers d'autres horizons: pourquoi pas?

D'où, après le spectacle offert par la Jeune Peinture, un certain malaise. Un malaise qui confinerait à la confusion s'il devait se vérifier que l'art, désormais normalisé, était destiné à rester définitivement l'affaire de quelques-uns...

1. Tenue au Grand-Palais, du 11 février au 4 mars 1984. La section québécoise du Salon sera exposée, du 2 au 25 novembre, à la Maison de la Culture de la Côte-des-Neiges.

GRAPUS: «Je suis intellectuel(le), pourquoi pas vous?»

François TÉTREAU

Quand on leur a dit que Grapus venait s'agiter à Montréal¹, les fonctionnaires n'avaient probablement pas cru qu'on irait jusqu'à branler des bananes fleurdéliées pour obtenir autant d'extases multicolores. Il y a d'autres façons de dire «Vive le Québec libre!» auxquelles De Gaulle lui-même – hormis tout le bien qu'il pouvait en penser – n'avait peut-être pas songé.

Et pour un fonctionnaire interloqué, combien de graphistes venus sans se méfier sous la seule foi d'une recommandation amicale se sont retrouvés stupéfaits devant la nature des messages? Et de s'esclaffer: «C'est de la propagande!» Comme si toute la pub en ville, et ce qu'ils signent, semaine après semaine, n'en avait jamais été. On peut certes exploiter à fond toutes les ressources du système capitaliste et vivre dans une insouciance politique et

une naïveté toutes nord-américaines. La preuve: ne laissait-on pas des communistes envahir joyeusement notre musée, comme des loups rôdant près des cimaises?

Au premier étage, une banderolle clamaient avec véhémence: «Grapus, c'est bon par les deux bouts». A gauche, donc, puisque rien ne semblait ingénu.

Dès l'entrée, grosse tête de mickey jaune – un peu de patriotisme, un brin d'érotisme, large sourire et clin d'œil politique (la plus anodine annonce de cigarettes n'en fait pas moins). Savoir avant tout que Grapus ne vend pas de produits, plutôt des mouvements – le désarmement, l'OLP, la CGT (Confédération Générale du Travail), le Parti Communiste Français, les troupes de théâtre (pas Mnouchkine, tiens; il y a des absences...), voire, des

municipalités. Les affiches se caractérisent par une foi toute entière rompue aux signes, par des décalages aussi, des glissements d'images préexistantes, une graphologie manuscrite proche des graffiti, de l'humour, des couleurs, de l'impertinence, de la provocation qui, à l'unisson, favorisent de multiples possibilités de lecture.

Cela dit, Grapus crée des images parfaitement contemporaines, sans recourir à l'esthétique high tech fort prisée des graphistes en mal de modernité. Souci constant ici, à travers le propos politique, de pratiquer le plus souvent des ouvertures sur le culturel. A juste titre, ils considèrent que le sérieux démobilise; aussi revendiquent-ils cette «image de plaisir», indissociable désormais de leur lutte. Au hasard: images pour la Palestine, affiche